

Brutus après avoir délivré Modène poursuivait Antoine, le chassait de l'Italie l'épée dans les reins et le forçait de chercher un refuge dans les Gaules.

Lorsque Antoine débarque à Fréjus, il n'a encore avec lui que son avant-garde, il n'y est qu'avec ses *primis copiis*, son armée est encore sur la terre italienne, aux prises précisément avec Brutus.

On se trompe ; le général attendu par Plancus, n'était pas Brutus encore en Italie, mais un autre général amenant des troupes de l'intérieur des Gaules.

Et d'ailleurs, dans l'hypothèse impossible où Plancus aurait attendu Brutus, par le Lautaret et Grenoble, à quoi bon aller l'y trouver ?

En pleine retraite, coupant les ponts, en présence d'un ennemi d'autant plus redoutable qu'il appelait les troupes à la défection, Plancus pouvait-il abandonner son armée ? A supposer qu'il y eût nécessité de s'entendre avec Brutus, n'était-ce pas sur le théâtre des événements qu'il fallait le faire ?

Ce n'est pas tout ! on voudrait alors qu'au moment du péril le plus imminent, Plancus fût venu pendant trois jours entiers attendre Brutus à Grenoble. Plancus disait, en effet, dans cette lettre célèbre qu'il attendait son collègue *depuis trois jours* (Champ., p. 14).

Mais on n'y a pas pris garde ; déjà je l'ai fait connaître, c'est le 4 juin que Plancus passe l'Isère, *pridie nonas junias* et sa lettre est du surlendemain 6 juin, *octavo idus junias*. Plancus ne pouvait être à Grenoble depuis trois jours.

Enfin, qui le croirait ? Ceux-là même qui allèguent que Plancus sera venu passer trois jours à Grenoble, veulent qu'il ait *quitté un moment son armée* pour faire ce singulier voyage (Champollion, p. 14).

S'il a quitté son armée pendant trois jours, le moment a duré 72 heures.